

Isaiah Berlin: un intellectuel britannique engagé pour la liberté

Alexis BUTIN

UPEC

Dans une lettre écrite en 1949, Isaiah Berlin écrivait :

I wish I could wish Labour well, but they depress me too much [...] People like to have some picture of themselves idealised as a goal for which to strive and the ideal Citizen of the Labour government is too unattractive an individual. I have decided that I must not have political views at all except in times of genuine crisis and must vote as my heart and not my head tells me [Berlin 2011, 158].

Dans une autre lettre écrite le même jour, il s'expliquait:

I have decided that everything I do is liked by the wrong people for the wrong reasons and lands me in positions precisely opposite to those in which I wish to be. The moral is that I must stop having opinions on public issues and cease from all expression save in my own proper Oxford garden [Berlin 2011, 158] .

Ces citations illustrent parfaitement les questions que pose l'engagement pour les intellectuels en général et pour Isaiah Berlin en particulier. Le sujet de l'engagement chez Isaiah Berlin,¹ figure emblématique de *l'establishment* et du champ intellectuel britannique au XXe siècle nous permet

¹ Isaiah Berlin, historien des idées et philosophe britannique (1909-97) a apporté une contribution importante principalement dans les trois domaines suivants : la recherche des racines intellectuelles du totalitarisme lié selon lui à la perversion de la liberté et plus généralement des idéaux des philosophes des Lumières, le pluralisme des valeurs et ses implications et enfin une approche spécifique de l'histoire des idées. Confronté très jeune au totalitarisme communiste puis au totalitarisme nazi, atteint personnellement par ces phénomènes, Isaiah Berlin est donc en premier lieu un penseur qui s'est attaché à étudier les origines, la genèse des totalitarismes du XXe siècle. Le projet principal qui motive et sous-tend l'ensemble de son œuvre est la recherche des origines intellectuelles et de la psychologie morale de la pensée totalitaire. Pour Berlin, les régimes et les sociétés totalitaires ont émergé en partie pour des raisons historiques accidentelles, économiques, personnelles mais aussi et surtout du fait d'idées. Berlin croit au pouvoir des idées qui peuvent sauver ou au contraire détruire la vie de millions d'individus. Les idées ont aussi la caractéristique d'être souvent malléables : les mêmes idées peuvent donner naissance à une société libre ou être corrompues, transformées et perverties pour devenir le ferment d'une société autoritaire ou même totalitaire.

Mentalities/Mentalités Volume 29, Number 4, 2017

ISSN- 0111-8854

@2017 Mentalities/Mentalités

All material in the Journal is subject to copyright; copyright is held by the journal except where otherwise indicated. There is to be no reproduction or distribution of contents by any means without prior permission.

Contents do not necessarily reflect the views of the editors.

de nous interroger sur l'engagement des intellectuels, en particulier quand ils sont confrontés à des événements politiques d'une dramatique intensité comme ce fut le cas pour Berlin dans les années 1930, pendant la seconde guerre mondiale et enfin, pendant la guerre froide. Isaiah Berlin se posa beaucoup la question de son engagement, en particulier politique, car il vivait à une époque où la plupart des intellectuels étaient très politisés, bien avant « la crise des idéologies ». D'autre part, face aux deux totalitarismes, il avait conscience qu'il ne pouvait pas ne pas s'engager. Restaient à définir les modalités que pourrait prendre cet engagement.

En tout cas, ce problème l'a beaucoup préoccupé, tout au long de sa vie, d'autant plus que de nombreuses personnes lui reprochaient de ne pas être assez engagé et de manquer de courage politique. Cette critique nous apparaît largement infondée, voire injuste. Elle s'explique par une incompréhension de la personnalité et de la pensée de Berlin qui conduisent l'auteur à s'engager spécifiquement, d'une manière originale mais parfois également radicale. L'engagement de Berlin est en effet inextricablement lié à sa pensée, à sa philosophie et à son approche de l'existence. Il s'agit donc d'un engagement pragmatique, modéré et non partisan. Son libéralisme, allié à son pluralisme des valeurs, interdisait un engagement partisan trop strict au service d'une seule idée ou d'une structure partisane donnée. Un tel engagement aurait été en contradiction avec sa pensée.

Nous présenterons donc dans un premier temps la genèse de l'engagement de Berlin au moment de ses études et de ses débuts professionnels, c'est à dire jusqu'à la fin de la seconde guerre mondiale : un engagement largement antimarxiste. Nous nous intéresserons ensuite à l'engagement politique de Berlin entre 1945 et 1965, période qui correspond pour l'auteur au temps de la maturité et de l'épanouissement professionnel et personnel: un engagement aux côtés du bloc occidental, contre le communisme et le stalinisme. Enfin, nous nous arrêterons sur un engagement d'une nature différente, correspondant pour Berlin à la dernière partie de sa vie professionnelle : quand il a participé à la création d'un nouveau collège universitaire à Oxford. Il s'agit ici d'un engagement moins politique au sens de *politics* mais finalement hautement politique et ayant de grandes et profondes résonances personnelles pour l'auteur. Dans tous les cas, nous envisagerons les conséquences personnelles et professionnelles des engagements et non engagements de Berlin.

La genèse de l'engagement de Berlin de 1930 à 1945

Le début des années 1930 fut pour Berlin, qui avait alors une vingtaine d'années, le temps de l'approfondissement de la relation amicale qui le liait à Stephen Spender. Berlin découvrit le sens de l'engagement politique au contact de son ami et, s'il n'approuvait pas tous ses choix, notamment celui d'adhérer au Parti communiste en 1936, il respectait cette forme d'engagement

[Ignatieff 52]. Lui-même comprit à cette époque que même s'il ne s'engageait pas directement et si les problèmes politiques quotidiens l'ennuyaient, il ne pouvait pas rester totalement détaché de la réalité politique de son temps. Alors que dans le milieu des années 1930, son entourage participait activement à la lutte anti fasciste, Berlin s'interrogea sur l'engagement politique [Ignatieff 72]. Pouvait-il ne rien faire et donner raison à ceux qui lui reprochaient de rester dans une tour d'ivoire ? Berlin se rangea donc aux côtés de ses amis de gauche, en faveur des républicains d'Espagne par exemple [Ignatieff 72]. Parmi les intellectuels que Berlin côtoyait plus ou moins à cette époque, W. A. Auden,² Stephen Spender, Day Lewis s'engagèrent aux côtés des républicains car cela représentait pour eux « une cause héroïque où investir leur générosité » [Herou 90]. Louis MacNeice, Spender, Auden et Day Lewis furent péjorativement appelés les *Macspandays* du fait de leur communauté de pensée [Angel-Perez 122]. Ces jeunes hommes, qui étaient en proie à des angoisses existentielles que Berlin ne partageait pas du fait de sa propre histoire, étaient des poètes engagés. Ils faisaient partie d'un mouvement appelé *Angry Young Men* et espéraient pouvoir se ressourcer grâce à l'idéologie marxiste. La poésie était pour eux le lieu privilégié de l'expression politique. Ils y renoncèrent finalement pendant la seconde guerre mondiale. Ces poètes voulaient faire accéder les masses à la culture et militaient donc pour une ouverture plus grande d'Oxford et de Cambridge, universités jusque-là réservées aux élites. En fait, Berlin dit qu'il était libéral, progressiste et opposé aux régimes fascistes mais qu'il n'avait pas d'idées politiques particulièrement affirmées par ailleurs [Jahanbegloo 7]. Pour ne pas faire de contresens, il est indispensable de garder en tête que l'activité politique à Oxford, si elle n'était pas inexistante, était loin d'être comparable à celle qui pouvait prévaloir dans les grandes universités françaises. Dans les années 1920, les étudiants d'Oxford étaient surtout intéressés par l'esthétisme. Les « esthètes » les plus fameux à cette époque étaient Harold Acton,³ Cyril Connolly,⁴ Evelyn Waugh. Ce n'est qu'avec la crise économique du début des années 1930 que l'esthétisme laissa place aux idées politiques de gauche qui allaient se répandre mais dont le succès fut limité.

L'engagement politique de Berlin fut caractérisé dès ses débuts par un antimarxisme farouche qui perdura jusqu'à sa mort. Cet engagement politique s'incarna dans le premier livre de Berlin qui est une biographie intellectuelle de Karl Marx. Ce livre fut salué par les critiques oxfordiens [Ignatieff 93]. Le *Times Literary Supplement* fut élogieux mais la presse de gauche

² Wystan Hugh Auden (1907 – 1973) est un poète des années 1930 qui décrivit la société urbanisée avec justesse et acidité.

³ Harold Acton fut à la fois poète, historien et esthète. Il est notamment l'auteur de *Memoirs of an Aesthete* et de *The Bourbons of Naples*.

⁴ Cyril Connolly passa sa jeunesse avec les maîtres du mouvement moderne Eliot, Joyce ou Huxley. Il fonda le magazine littéraire anglais *Horizon* et fut critique pendant trente ans. Il écrivit notamment sur Ezra Pound, Venise et Paris.

plus hostile à l'exception du *Daily Worker* qui estima que la qualité de l'ouvrage était surprenante au regard des idées politiques supposées de son auteur [Ignatieff 93]. L'opposition de Berlin au marxisme fut permanente, même si elle varia en intensité. Elle eut un effet ambivalent sur sa popularité et sa réception. En effet, au moment de la guerre froide, elle fut bien perçue par ceux qui défendaient l'occident libéral mais très mal acceptée par la génération radicale et les intellectuels marxistes en général, qui étaient nombreux en Grande-Bretagne : « son hostilité à Marx l'a aidé [...] durant la guerre froide mais était aussi un problème pour ce qui est de la génération radicale ». ⁵ Enfin, son hostilité au marxisme lui coûta certaines amitiés : « comme il me l'a dit des années après, en 1956, il avait essayé de ré établir une relation amicale avec certains penseurs marxistes mais cela n'a jamais fonctionné ». ⁶ La perspective de Berlin dans son ouvrage ne fit pas l'unanimité et lui valut les critiques de nombre de ses amis, au premier rang desquels G. A. Cohen, lui-même marxiste. En effet, dans son livre, Berlin décrit Marx comme un homme extrêmement dur, attaché à seulement quelques personnes dont Engels, sa propre famille et quelques amis. Pour Berlin, Marx se montra très rarement affecté par les événements pénibles qu'il dut affronter, à l'exception de la mort de son fils. Berlin se fit beaucoup d'ennemis en affirmant que Marx n'était pas un humaniste et surtout que le stalinisme était bien dans le prolongement du marxisme, alors que beaucoup de marxistes en Angleterre ou en France prétendaient, et prétendent d'ailleurs encore, que le stalinisme ne fut qu'une perversion du marxisme : « I don't think there is an early humanistic Marx and a later economic Marx, a scientific Marx and a romantic Marx. People seem to me to have tried to think this, because they hate Stalinism, and want to rescue Marx from Stalin. But if you read Marx, the continuity in him and from him to Plekhanov, Lenin, Stalin is very clear » [Jahanbegloo 125].

Ce premier ouvrage fut suivi d'une pause dans la production intellectuelle de l'auteur, qui, durant la seconde guerre mondiale mit de côté ses activités strictement intellectuelles et universitaires pour se consacrer à des activités diplomatiques, correspondant à une forme d'engagement plus concrète. Il vécut ces années avec une certaine culpabilité, tant il était protégé des atrocités des combats et des massacres qui pouvaient menacer sa famille ou ses connaissances. Il souligne à cet égard : « There were no horrors in Washington – it was shamefully comfortable and most interesting. I was one of a great body of British officials, some of whom, like myself, felt genuinely ashamed of our security while terrible sufferings were being inflicted on our countrymen and others in Europe and elsewhere » [Jahanbegloo 15]

Pendant la guerre, Berlin fut donc employé d'abord à New York où il se joignit à un groupe de personnes qui incitait le gouvernement des Etats-Unis d'Amérique à entrer en guerre,

⁵ Entretien de l'auteur avec G.-A Cohen le 18 juillet 2002.

⁶ Entretien de l'auteur avec Michael Brock le 17 juillet 2002. C'est nous qui traduisons.

puis à l'ambassade de Grande-Bretagne de Washington où il devait faire pour Winston Churchill un compte rendu hebdomadaire de l'état de l'opinion américaine. Quand Berlin demanda formellement l'autorisation de travailler à Moscou aux autorités britanniques, on lui répondit qu'il n'était pas le bienvenu à Moscou et que Sa Majesté ne souhaitait lui confier aucune tâche particulière [Ignatieff 99]. Cette nouvelle plongea Isaiah Berlin dans la dépression : lui qui voulait se rendre utile à la Grande-Bretagne se retrouvait à New York, sans mission, en toute sécurité alors que les bombardements commençaient sur Londres, lui faisant craindre le pire pour ses parents [Ignatieff 99]. Pour autant, il ne tarda pas à trouver le moyen de se rendre utile à son camp, d'abord à New York, puis à Washington. Sa mission était de parvenir à faire entrer les Etats-Unis dans la guerre et, pour ce faire, il faisait un travail de propagandiste. Au début de l'année 1941, les isolationnistes avaient le vent en poupe et il semblait particulièrement difficile de convaincre l'opinion américaine du bien fondé d'un engagement américain dans le conflit. Berlin s'acquitta avec beaucoup d'efficacité et de talent de sa tâche, alors même que ses fonctions à l'université d'Oxford ne l'avaient pas du tout préparé à ce travail, qui consistait par exemple à faire du *lobbying* auprès des éditeurs ou à rencontrer des hommes d'affaires. Avec la fin de la seconde guerre mondiale, Berlin retourna à Oxford et reprit ses activités d'enseignant et de chercheur. Les modalités de son engagement évoluèrent alors.

L'engagement de Berlin entre 1945-1965: le temps de la maturité

Après la seconde guerre mondiale, Berlin entama une carrière d'enseignant chercheur à Oxford et devint une figure très importante de l'élite intellectuelle britannique, intervenant régulièrement dans les médias dans des programmes de vulgarisation et participant activement à la vie mondaine londonienne. Il évolua dans les sphères politiques, artistiques, économiques et intellectuelles et son influence y fut grande. Il fut régulièrement consulté par les hommes politiques de son temps aussi bien au Royaume-Uni, qu'aux Etats-Unis ou encore en Israël. Cette période se poursuivit jusqu'à la fin des Trente Glorieuses et correspondit également aux années durant lesquelles Berlin publia ses travaux majeurs, développant ses idées les plus importantes : liberté et pluralisme des valeurs et ses thèses les plus novatrices en histoire des idées.

Pendant cette période, qui correspond à la guerre froide, la question de l'engagement politique se posa pour les intellectuels avec une acuité particulière. Dans ce contexte, Berlin provoqua l'exaspération de son entourage quand il écrivit son essai sur Churchill : « Winston Churchill in 1940 ».⁷ Cet article qui concourut à la formation du « mythe Churchill » [Ignatieff 195] traduit dans l'ensemble l'admiration de Berlin pour Churchill. Il fut mal reçu par une partie

⁷ Cet article a été réédité plusieurs fois avant d'être repris sous le titre « Winston Churchill in 1940 » dans *Personal Impressions*.

de son entourage qui comprenait mal qu'un libéral, ayant voté en 1945 pour les travaillistes, puisse faire un tel éloge de Churchill deux mois avant les élections législatives [Ignatieff 196]. En fait, si Berlin était fasciné par Churchill, il était aussi effrayé par son côté belliqueux et dur [Ignatieff 196]. Ne pouvant se résoudre à voter à nouveau pour les travaillistes dont les positions dans certains domaines, y compris la question palestinienne, lui déplaisaient, il décida de voter pour les libéraux [Ignatieff 196]. De toute façon, même s'il était authentiquement un social-démocrate libéral, il se sentait mieux au contact des conservateurs. Cette incapacité de choisir fermement et définitivement son camp lui attira les foudres à la fois de la gauche et de la droite. Cela est particulièrement bien illustré par l'accueil qui fut réservé à son essai « Political Ideas in the Twentieth Century » [Ignatieff 198-99].

Cet essai peut certes être lu comme une défense de l'occident libéral contre la menace soviétique mais, dans ce texte, Berlin explique aussi que d'une certaine manière, le marxisme soviétique et la social-démocratie occidentale de l'après-guerre sont en partie inspirés par une même idée illusoire. Cette idée consiste à croire qu'il serait possible d'anéantir tous les maux de l'humanité et de parvenir à un consensus social en ayant recours à l'expertise des ingénieurs sociaux. Adhérer à une telle foi revient pour Berlin à faire preuve de monisme : une telle utopie lui paraît fort dangereuse. Certes, Berlin ne plaçait pas les soviétiques et l'Ouest sur le même plan mais il mettait l'occident en garde. La question, pourtant fondamentale, du choix des fins morales ou politiques n'était-elle pas laissée aux ingénieurs sociaux, experts et technocrates en tous genres ? En fait, pour Berlin, les grands débats et désaccords sur les fins ultimes avaient été déplacés pour ne plus concerner maintenant que les moyens. Selon Berlin, rappelle George Crowder, si l'image d'une société fasciste ou communiste est celle d'une prison, l'image de la société capitaliste est celle d'un hôpital. Dans les deux cas, en dépit d'importantes différences, on peut observer un véritable déni de la capacité des êtres humains à juger ce qui est important pour eux-mêmes et comment ils devraient vivre [Crowder 48]. Certes, c'était un libéral de gauche mais il tenait à prévenir son propre camp qu'il faudrait choisir : on ne pourrait pas accroître en permanence la justice sociale sans menacer la ou les libertés. Justice sociale et liberté étaient deux valeurs qui n'étaient compatibles que dans une certaine mesure et, au-delà, il fallait choisir de privilégier l'une au détriment de l'autre. Cette affirmation découlait de son pluralisme des valeurs. En fait, Berlin pensait que la sociale démocratie occidentale n'était pas à l'abri de la contagion totalitaire telle qu'elle a pu être décrite par Hayek dans *The Road to Serfdom* (1944) ou par George Orwell dans *Nineteen Eighty-Four* (1949) [Crowder 46]. Comme les fins humaines étaient conflictuelles, il s'agissait plus de défendre la liberté qu'une conception particulière du bien humain. Berlin en appelait à davantage de compromis et de scepticisme et surtout « pas trop de zèle ».

L'accueil réservé à cet article fut mitigé et globalement très discret. La gauche regretta son manque de détermination. Le centre droit était plus favorable mais aurait voulu que Berlin prît plus nettement parti pour l'occident. Or, si Berlin était, et il ne s'en cachait pas, pro-américain et antisoviétique et, au fond, un intellectuel de la guerre froide, il ne souhaitait pas s'engager officiellement au sein d'une organisation quelconque et voir son travail considéré comme de la propagande.

Ainsi, quand la CIA fonda le *Congress for Cultural Freedom*, Berlin ne participa pas directement à ses activités, contrairement à beaucoup de ses amis. Néanmoins il publia certains travaux dans des revues dépendant du Congrès comme *Encounter*, qui avait été fondée par son grand ami Stephen Spender et par Irving Kristol [Crowder 200]. Entre 1954 et 1956, Berlin publia ses travaux sur l'intelligentsia russe dans *Encounter*. Plus généralement, on peut penser que Berlin, intellectuel de la guerre froide, n'a pas mis son œuvre au service de son engagement clair en faveur des Etats-Unis et de son opposition déterminée à l'URSS. Il était trop attaché à son indépendance. En effet, au milieu des années 1950, une de ses préoccupations principales était la menace que le communisme soviétique représentait pour les démocraties libérales. Il est tentant de rapprocher Isaiah Berlin de certains de ses contemporains qui, libéraux comme lui, prirent parti dans leurs écrits pour le camp occidental : Sir Karl Popper, Sidney Hook, Jacob Talmon, Raymond Aron ou encore Noberto Bobbio. Il faut pourtant souligner que l'on ne trouve pas chez Berlin de ton polémique ou inutilement agressif et qu'il exprime ses vues à travers les penseurs du passé sans toutefois jamais manipuler leurs idées. Cela amène Steven Lukes à affirmer qu'il a toujours été un interprète plus nuancé et plus subtil que Popper ou encore Talmon [Lukes 696]. De toute façon, l'anticommunisme de Berlin présente une réelle spécificité. Le marxisme représente en effet pour Berlin une trahison, une corruption de l'idée même de liberté. Ensuite, Berlin considère que le stalinisme trouve ses origines non seulement dans le marxisme mais aussi au cœur de la pensée politique moderne à la fois chez les penseurs scientifiques et chez les romantiques [Crowder 43].

Par la suite, Berlin fut souvent sollicité par des hommes de gauche pour soutenir des causes telles que la condamnation de l'intervention américaine à Cuba, de la politique française en Algérie ou encore la guerre du Vietnam [Ignatieff 234]. Berlin tint toujours à préserver son indépendance et refusa de soutenir une cause qui ne lui paraissait pas juste, sous prétexte que ses amis ou son camp la trouvaient légitime. Souvent, comme pour la guerre du Vietnam, il prenait en compte et faisait siens certains des arguments des deux camps car il refusait d'adopter une vision manichéenne des problèmes. Ainsi, s'il était a priori contre l'intervention américaine au Vietnam, il souscrivait à la théorie des dominos selon laquelle le retrait américain entraînerait sûrement la chute d'autres régimes pro occidentaux dans la région [Kelly 32]. Cette attitude lui

valait d'exaspérer l'ensemble des protagonistes mais était conforme à son éthique pluraliste. Pourtant, cela ne signifiait pas qu'il n'était pas fidèle : il était loyal aux mouvements, causes et partis qu'il soutenait mais il était incapable de dire ce qu'il pensait être faux [Hardy]. Pendant la guerre froide, il soutint avec fidélité le bloc américain et ce comportement désarçonnait d'autant plus son entourage qu'il prétendait être et demeurer un homme de gauche.

De la même façon, il éprouva à la fois un sentiment de sympathie et de rejet pour les mouvements de protestation des jeunes dans les années 1960. En tout cas, ce mécontentement lui paraissait davantage dû à des raisons d'ordre psychologique ou existentiel qu'à des raisons socio-économiques telles que pouvaient l'affirmer les analyses marxistes de ce phénomène [Ignatieff 252]. Alors qu'il réfléchissait à ces mouvements de mécontentement de la jeunesse, il écrivit un essai sur Georges Sorel [Berlin 1980, *Against the Current*]. Berlin estimait que Sorel aurait assez bien compris ceux qui, comme Che Guevara, luttèrent contre l'impérialisme et le capitalisme [Ignatieff 252]. Berlin éprouvait une certaine sympathie pour Sorel et les révolutionnaires des années 1960 qui méprisaient la société de consommation, sa vulgarité et son absence de grandeur morale [Ignatieff 252]. Ce que Berlin ne pouvait pas comprendre chez les jeunes des années 1960, c'était leur radicalité. Lui-même n'était pas un radical, même si les radicaux exerçaient sur lui une certaine fascination [Ignatieff 256]. Il était incapable de s'engager corps et âme à droite ou à gauche tant ce type d'attitude eût été en contradiction avec son pluralisme. Comme Berlin, Tourgueniev avait connu la méfiance, voire la défiance de la gauche et de la droite [Ignatieff 256]. C'est pour cette raison que Berlin choisit de parler de Tourgueniev aux *Romanes Lectures* en octobre 1970 au *Sheldonian Theatre* d'Oxford. Le titre de sa conférence était « Fathers and Children : Turgeniev and the Liberal Predicament ».⁸ Cette conférence était un plaidoyer pour la modération libérale. Comme Berlin, Tourgueniev était perplexe face aux radicaux de son époque. Tourgueniev était aussi fasciné par les radicaux, bien que, comme Berlin, il ne puisse pas le devenir. Tourgueniev aussi savait faire preuve d'empathie pour comprendre la pensée des autres. Enfin, comme Berlin, il fut accusé de manquer de courage politique [Ignatieff 256]. En 1965, à 56 ans Berlin décida d'opérer un tournant dans sa vie professionnelle en délaissant la recherche et en se consacrant à une tâche inédite pour lui : la création puis la présidence d'un nouveau collègue universitaire à Oxford.

Après 1965 : un engagement de nature différente : la création d'un collège à Oxford

Comme le souligne le texte de présentation de la notion d'engagement au Congrès de la SAES 2015, « s'engager, c'est aussi prendre des décisions à des moments cruciaux ou dans des périodes de crise (la racine de ce mot, *krinein*, signifiant « choisir » en grec ancien) ». En 1965,

⁸ Cet essai a été réédité plusieurs fois et repris dans la compilation *Russian Thinkers*.

Isaiah Berlin quitta All Souls College. Il consacra tout son temps et mit toute son intelligence au service d'un projet qui lui tenait particulièrement à cœur et dont il fut très fier : la fondation et la présidence d'un nouveau collège pour l'université d'Oxford. Pendant ces dix années, sa production intellectuelle passa au second plan. Quand il quitta Wolfson College en 1975, il avait de nouveaux projets intellectuels mais ceux-ci ne virent jamais le jour.

À l'automne 1965, on proposa à Berlin de devenir le premier directeur de Iffley College. Cette institution n'existait pas encore vraiment mais devait être créée pour accueillir les professeurs d'Oxford qui n'avaient pas d'université de rattachement car ils travaillaient sur des sujets, pour la plupart d'entre eux scientifiques, pour lesquels la demande d'enseignements était insuffisante. On peut être surpris que Berlin ait pris cette proposition au sérieux dans la mesure où il n'avait pas d'intérêt particulier pour les sciences et encore moins pour les tâches pratiques et administratives [Ignatieff 260]. D'autre part, il remettait régulièrement en cause les sciences sociales et leur scientificité. Pourtant, ce projet l'intéressa et il rencontra une délégation de professeurs dont il se sentit proche assez rapidement car ils ne se prenaient pas au sérieux et étaient amusants [Ignatieff 260]. Surtout, il comprenait leur indignation d'être exclus de la vie universitaire d'Oxford [Ignatieff 260]. Cependant, Berlin voulait donner une nouvelle envergure à ce projet qui devait devenir un collège d'Oxford à part entière et pas seulement un club pour des scientifiques privés d'institution.

Comme souvent dans sa vie, les circonstances lui furent favorables car les autorités universitaires d'Oxford recommandaient justement à ce moment un effort supplémentaire pour l'enseignement des sciences [Ignatieff 261]. Pour réunir les fonds dont il avait besoin, il mobilisa son très important capital social. Il fit d'abord appel à la fondation Ford. Ensuite, il contacta Sir Isaac Wolfson, président de la fondation Wolfson. Il lui proposa d'être associé à la fondation Ford pour la réalisation de ce projet. Wolfson accepta la proposition mais posa néanmoins une condition : le collège devrait s'appeler Wolfson College [Ignatieff 263]. Pour autant, Berlin dut faire face assez rapidement à l'opposition de ceux qui trouvaient anormal de venir en aide à l'université d'Oxford, déjà très privilégiée au regard de la situation des universités du nord du pays. En conséquence, la fondation Wolfson hésita à s'engager. En effet, les universités d'Oxford et de Cambridge étaient déjà très prestigieuses et avaient la réputation d'être élitistes et d'accueillir essentiellement les enfants des familles de l'*establishment* britannique. A cette époque, le Parti travailliste était de retour au pouvoir, animé d'un esprit égalitariste en matière d'éducation et nombreux étaient ceux qui estimaient qu'il eût été plus légitime de venir en aide aux universités de régions moins favorisées. Cette opposition exaspéra Berlin et sa réaction est intéressante car elle illustre très bien sa conception de l'égalité [Ignatieff 264] et les difficultés qu'il pouvait éprouver dans ses rapports avec la gauche. Il écrivit ainsi à un ami:

It is impossible to convey in America the full degree of prejudice against Oxford and Cambridge in the present Labour Government – equality is a noble ideal – and in its interests Oxford and Cambridge require reform – but when the desire for social justice takes resentful and emotional forms, it leads to repression and gratuitous damage, rather than reform [Berlin cité par Ignatieff 245].

Pour parvenir à sauver son projet, Berlin dut faire preuve d'une grande intelligence politique [Ignatieff 264]. Il fit appel à tous les doyens des collèges d'Oxford, convainquit deux scientifiques ayant obtenu le Prix Nobel de soutenir son projet et parvint à faire changer d'avis Anthony Crosland lui-même, Secrétaire d'Etat chargé de l'éducation dans le gouvernement travailliste. Finalement, il sollicita aussi le Premier ministre, Harold Wilson, par l'entremise de l'un de ses conseillers. Tous les efforts de Berlin finirent par payer puisque la fondation Wolfson donna son accord. En juillet 1966, Iffley College fut renommé Wolfson College et Berlin en accepta la présidence.

Pour mener à bien ce projet, Berlin avait dû quitter All Souls. L'idée que Berlin ait pu accepter de quitter All Souls pour s'occuper d'un tel projet consterna son entourage qui ne parvenait pas du tout à comprendre une telle décision. Il fallait particulièrement bien connaître la vie d'Isaiah Berlin et en particulier l'existence qu'il avait menée en Russie, pour appréhender le sens que pouvait avoir pour lui ce projet [Ignatieff 261]. Son entourage se demanda en effet pourquoi un homme de sa qualité avait accepté de perdre des années précieuses à la fondation d'un collège. En fait, Berlin se sentait proche de ces professeurs sans université car lui-même avait été aussi, à son arrivée au Royaume-Uni, un étranger dépourvu d'attaches [Ignatieff 260]. Quitter All Souls constituait pour lui un déchirement mais il éprouvait aussi une certaine lassitude. En effet, l'enseignement le fatiguait et il sentait un décalage entre la chaire de théorie politique et sociale et de philosophie qu'il occupait et son intérêt pour l'histoire [Ignatieff 261]. Enfin, il trouvait que All Souls, institution qui avait besoin d'être réformée, était en train de sombrer dans la médiocrité [Ignatieff 261]. La conduite de ce projet était très importante pour lui car c'était un moyen de rendre un peu à une institution à laquelle il estimait être très redevable. Les années passant, il semblait douter de plus en plus de ses capacités en tant qu'intellectuel. De toute façon, il voulait aussi se prouver qu'il était capable de réussir des choses à caractère non strictement intellectuel.

Ce collège est très particulier car il incarne les idées de son fondateur. Sa conception de la liberté et son pluralisme imprègnent les règles de fonctionnement de l'institution universitaire. Pour fonder Wolfson College, Berlin s'inspira en effet du fonctionnement d'un autre collège qu'il

admirait : Saint Antonys. Berlin voulait qu'à Wolfson College, les étudiants de second cycle soient partie prenante du processus de décision. Il voulait que ce collège soit une institution avec un fonctionnement démocratique et une organisation non pyramidale. Sa structure est effectivement très démocratique puisque les étudiants sont présents dans la plupart des comités et au Conseil de Direction.⁹ Par ailleurs, il n'y a pas à Wolfson College de table d'honneur et de pièce commune séparée pour les étudiants de dernière année. Il s'agit donc d'une institution très peu hiérarchique, ce qui se ressent aussi dans l'atmosphère « ouverte et amicale » qui y règne.¹⁰ Wolfson College fut une vraie réussite car Berlin parvint à attirer de très grands professeurs et des étudiants en philosophie politique et en histoire des idées. D'autre part, en tant que président, il fit preuve d'une efficacité redoutable. Enfin, la fondation puis le succès de Wolfson College étaient très importants pour Isaiah Berlin mais aussi pour Oxford plus généralement. En effet, au milieu des années 1960, l'université d'Oxford était menacée de déclin et la réussite de Wolfson College participa à son renouveau. La fondation de Wolfson College permit à l'université d'Oxford de renforcer sa réputation, en particulier dans le domaine des sciences naturelles et sociales [Ignatieff 271].

Pour conclure, nous souhaitons souligner que l'engagement politique de Berlin, réel ou supposé, eut certainement des conséquences sur la réception de son œuvre en France. En effet, Berlin ne prit pas fait et cause pour un système ou une idéologie particulière. Ainsi, ni l'utopie ni le combat partisan ne sont au cœur de sa pensée, surtout empreinte de méditation, de pragmatisme et de modération. Plus précisément, son refus d'un historicisme trop déterministe et son libéralisme ne firent certainement pas de lui un intellectuel dans l'air du temps de la guerre froide où il était de bon ton de se mettre au service d'un camp. Certes Berlin avait choisi son camp mais cela ne signifiait pas pour lui renoncer à son intégrité intellectuelle et défendre des idées ou des comportements qu'il condamnait. On peut en tout cas émettre l'hypothèse que sa philosophie politique était plutôt en contradiction avec la culture politique dominante des intellectuels de l'époque. En effet, en France encore plus qu'au Royaume-Uni, le marxisme occupait une place importante dans le champ intellectuel ce qui handicapait la réception d'un auteur comme Berlin.¹¹ On lui a reproché son libéralisme et celui-ci ne fut peut-être pas correctement compris puisque certains en Grande-Bretagne ont considéré qu'il souhaitait se faire l'apôtre du capitalisme sauvage et de l'État minimal. Berlin dut d'ailleurs s'en expliquer comme il le fait dans l'introduction d'une édition révisée de *Four Essays on Liberty*. Cela expliquerait

⁹ Courrier électronique de Henry Hardy à l'auteur du 24 août 2003.

¹⁰ Courrier électronique de Henry Hardy à l'auteur du 24 août 2003.

¹¹ Cependant, on peut également considérer que le marxisme était, bien que dans une moindre mesure, le courant intellectuel dominant à Oxford. Entretien de l'auteur avec Michael Brock le 17 juillet 2002.

pourquoi la réception de son œuvre, comme celle d'autres auteurs libéraux de sa génération comme Raymond Aron, fut plus favorable partir de la seconde moitié des années 1980.

Bibliographie

ANGEL-PEREZ, Elisabeth. *Histoire de la littérature anglaise*. Paris: Hachette, 2000.

BERLIN, Isaiah. *Russian Thinkers*. London: Hogarth Press, 1978.

———. *Against the Current: Essays in the History of Ideas*. New York: Viking Press, 1980.

———. *Personal Impressions*. London: Hogarth Press, 1980.

———. *Enlightening, Letters 1946-1960*. Henry Hardy and Jennifer Holmes eds. London: Pimlico, 2011.

CROWDER, George. *Liberty and Pluralism*. London: Polity, Key Contemporary Thinkers, 2004.

HARDY, Henry (ed.). *The Isaiah Berlin Virtual Library*. « Tribute by Leon Wieseltier. » http://berlin.wolf.ox.ac.uk/writings_on_ib/washington_tributes/wieseltier.html

HEROU, Josette. *Précis de littérature anglaise*. Paris: Nathan, 1992.

IGNATIEFF, Michael. *Isaiah Berlin: A Life*. London: Vintage, 2000.

JAHANBEGLOO, Ramin. *Conversations with Isaiah Berlin*. London: Phoenix Press, 1992.

KELLY, Duncan. « The Political thought of Isaiah Berlin. » *British Journal of Politics and International Relations*. 4 (2002): 25-48.

LUKES, Steven. « The Singular and the Plural: On the Distinctive Liberalism of Isaiah Berlin. » *Social Research*. 61 (1994): 687-717.